

Sous la terre

Courtney Collins

Sous la terre

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Erika Abrams*



Titre original : The Burial

© Courtney Collins, 2012.

© Libella, Paris, 2013, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2014, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-84666-820-0

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À vue d'œil

27 Avenue de la Constellation

B.P. 78264 CERGY

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

À ma mère, avec amour

Ce livre est une œuvre de fiction – il tire son inspiration de l'art, de la musique, de la littérature et du paysage autant que de la vie même de Jessie Hickman (1890-1936) et de l'histoire de son époque.

*« La vérité du ciel, ce sont ces étoiles
dételées de leurs constellations
et le sillonnant en chevaux échappés. »*

Jean GIRAUDOUX,
Sodome et Gomorrhe

*« Et c'est tout. Au loin quelqu'un chante. C'est au loin.
Mon âme ne peut se satisfaire de l'avoir perdue. »*

Pablo NERUDA,
Vingt Poèmes d'amour

*« Comment entretenir jour après jour le feu de l'amour,
sinon en l'entourant, nous et les autres,
de tours de magie... ? »*

Harry HOUDINI

PRÉLUDE À LA MORT

Qui n'a entendu parler de Harry Houdini ? Le Grand Illusionniste. Le Roi de l'Évasion. L'homme le plus seul au monde.

Nous sommes en 1910. Harry Houdini, Merveille du Monde, le Seul, l'Unique, l'Authentique, est empêtré dans la vase jusqu'aux aisselles. Algues et zostères le prennent dans un déferlement de doigts intraitables. Les yeux ouverts, il y voit du mouvement et des ombres glauques.

Il sait qu'ils sont vingt mille là-haut à guetter sa mort – débardeurs, commis, femmes à chapeau. Une triple rangée se presse le long de la balustrade du Queens Bridge. Au-delà de la gare de Flinders Street, jusqu'au Princes Bridge, les badauds tendent le cou et se bousculent pour mieux voir. Quelques-uns sont tombés, trébuchant qui sur un ourlet, qui sur un soulier pointu de gratte-papier, dans leur avidité de l'apercevoir, lui, moderne Merveille du Monde, plongeant dans le Yarra, menotté et chargé de chaînes.

Giflé par les algues, amorçant malgré lui un mouvement de recul face aux ombres, Houdini porte ses poignets à sa bouche. Avec les dents, il tire une goupille de chaque bracelet. Les menottes tombent de ses mains et s'enfoncent dans la boue.

Il cherche à s'ancrer dans l'herbier marin qui l'entoure. Sa main veut en happer les feuilles, mais les algues sont flasques et sans racines, comme des cordes lâches. À croire que le fleuve serait sans fond, son lit fait de couches superposées de sédiments flottants.

Houdini replie ses jambes courtes et enfonce les genoux dans la vase. Une rotule racle de la roche ou un écueil, et il tâtonne pour en suivre la ligne. Sa main passe sur un objet moussu, d'abord lisse puis fibreux, où ses doigts reconnaissent finalement les formes d'une chaîne. La chaîne est lourde. Il en remonte les mailles et se heurte enfin à des anneaux plus larges : des fers pour les pieds. Il ne lui reste plus beaucoup de souffle, et il a encore à se dégager des cadenas autour de son cou. N'importe. Ses mains agrippent l'objet entravé. L'objet se casse en deux. Est-ce une cheville ? Un pied ? Certainement pas de la roche.

L'objet, ou plutôt la chose, a des bras et des jambes.

Houdini a le cœur dans la gorge. Il avale de l'eau, sent sur sa langue un goût de pourri. La chose a été la pâture des poissons, ses bras et jambes si bien rongés que l'attouchement l'a libérée de ses entraves. Houdini se cramponne toujours à un morceau de ces restes précaires lorsque le gros du corps passe au-dessus de lui en remontant. Ombre indistincte, au langage on ne peut plus clair.

Houdini déploie les jambes à travers les couches d'alluvions, soulevant un nuage de limon et d'autres choses non élucidées. Il remonte à son tour, coupant en biais afin de s'éloigner du nuage, et du corps, tout en cherchant à tâtons une clef dans son maillot. Il est juste sous la surface, voilé par le trouble de l'eau, lorsqu'il se libère enfin des cadenas autour de son cou. Il brise la surface en brandissant ses chaînes à bout de bras. Ils sont vingt mille à l'acclamer.

Ses mèches mouillées cachent ses traits aux spectateurs lorsqu'il se retourne dans l'eau, cherchant la masse boursouflée du corps. Le fleuve ne révèle rien hormis des remous, emportés au large dans un mouvement inégal.

Houdini fait du surplace en attendant la barque qui vient le chercher. Il a mal à la poitrine. Les rameurs avancent trop lentement, la cadence des avirons frappant l'eau n'est pas à la mesure de l'urgence qu'il ressent. Venant plus près, ils le voient tousser et cracher. Finalement, l'un des rameurs lui tend le bras tandis que l'autre s'occupe de maintenir l'embarcation en équilibre.

« Vous avez bu la tasse, monsieur Houdini ? »

Houdini ne répond pas. Il attrape le bras de l'homme et se hisse à bord.

Il se tait pendant que les deux rameurs le ramènent sur la rive. Ses yeux scrutent toujours la face de l'eau, mais il n'y a pas trace du cadavre bouffi et il ne sait ni comment l'expliquer ni à qui en parler.

Première partie

• • •

Si la terre pouvait parler, de qui raconterait-elle l'histoire ? Sa préférence irait-elle à ceux qui, à genoux sur elle, se sont écharpé les doigts à la retourner à mains nues ? À ceux qui, soir après soir, s'y laissaient choir comme sur le sein d'une mère, l'arrosant de leurs larmes et de leur sang ? Ou à ces autres qui aspirent à s'en éloigner, aussi loin que les oiseaux, coupant le ciel dans une stridence qui ne connaît pas les pleurs ?

Tel est sans doute le désir de la terre, pour ceux que des ailes tiennent en suspens.

En bas où je suis, j'ai fini par comprendre deux choses : les oiseaux retombent et la terre sait attendre. Tôt ou tard, tout lui sera remis, avec les dents et la peau et les rognures d'os. Un jour, ceux-là mêmes qui cherchent à planer là-haut se retrouveront plantés comme une racine torse dans sa noirceur compacte. Comme moi.

Telle est sans doute la leçon de la terre.

Le matin de ma naissance. Ma mère creusait. Barbouillée de sang et de suie. Si on ne pouvait la voir dans le noir, on l'aurait certainement flairée. J'étais nouée dans un drap déchiré, contre son corps. La pluie et le vent nous fouaillaient de partout, mais elle ne cessait de creuser. Son cœur dans l'oreille, j'enfonçais le visage dans l'éventail de ses côtes et goûtais sa saveur. Elle avait un goût de rouille et de mort.

Dans le vent et la tourmente, je devenais une gêne. Elle me déposa à terre auprès de son cheval. Sur le dos, transie et trempée, je voyais mon souffle expirer. Le cheval, tout près, s'enfonçait dans la boue. Je surveillais du coin de l'œil ses efforts pour reprendre pied. Son sabot en me piétinant m'aurait aplati la tête comme une galette, et je le savais.

Le matin de ma naissance, il n'y avait pas une étoile au ciel. Ma mère creusait toujours. La terre s'amoncelait autour d'elle, de plus en plus haut, jusqu'à ne laisser que l'ample va-et-vient de ses bras, de ses épaules, de ses cheveux, émergeant et replongeant dans l'ombre, tandis que le cheval toussait et s'ébrouait plaintivement au-dessus de moi.